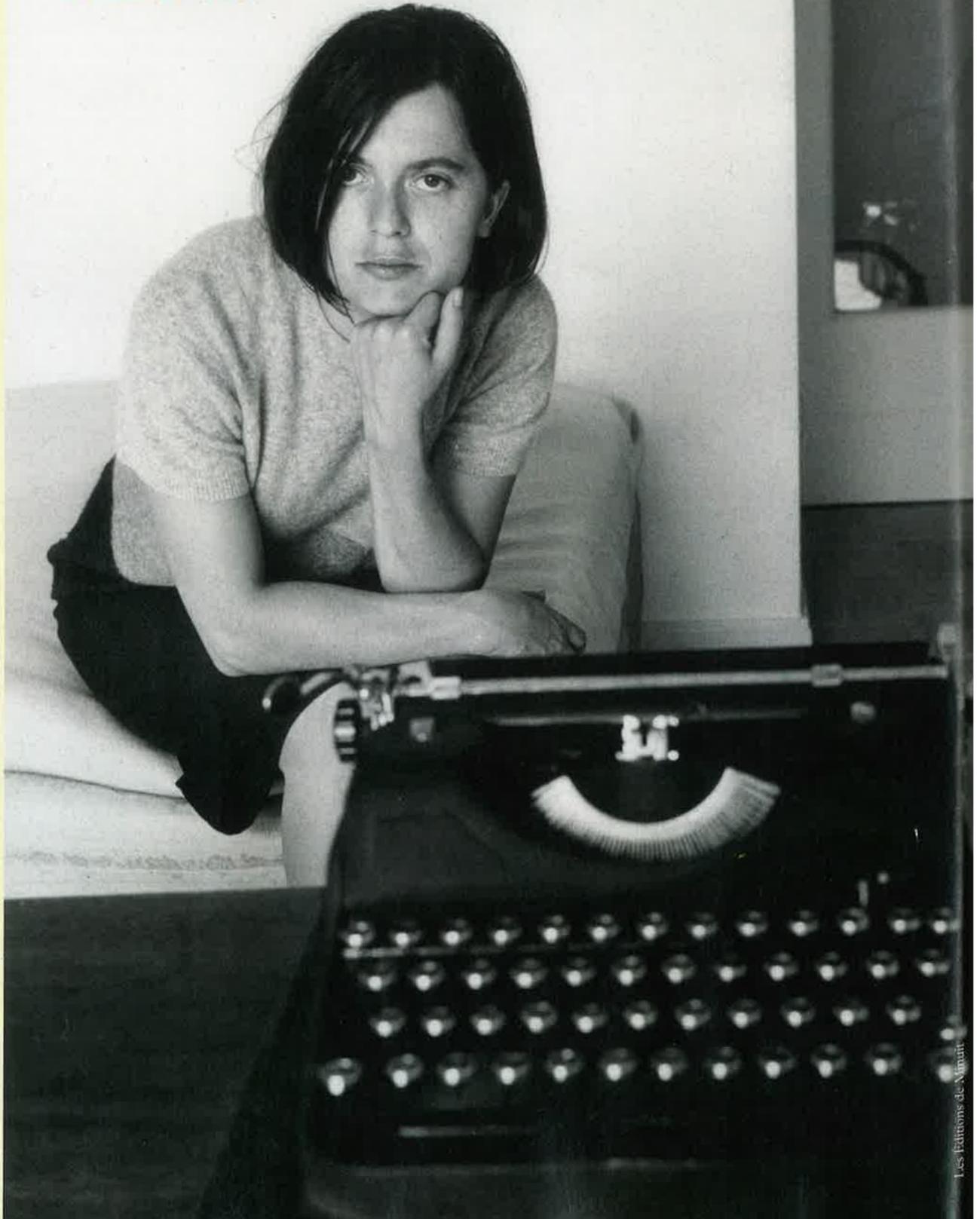


*DANS L'ARÈNE ENNEMIE*  
de Monique Wittig

Un recueil rassemble des entretiens de l'autrice devenus introuvables et des textes inédits, rappelant la puissance subversive de son écriture et la récente histoire du féminisme politique et dissident.

LIVRES



Disparue il y a vingt-et-un ans, la romancière, théoricienne et militante lesbienne Monique Wittig habite plus que jamais le paysage intellectuel et militant contemporain. Comment lire ou relire aujourd'hui la figure tutélaire des Gouines rouges des années 1970, autrice de textes fondateurs du "lesbianisme radical"? Comment mesurer la résonance de ses romans – *L'Opoponax* (1964), *Les Guérillères* (1969), *Virgile, non* (1985) – et de ses essais majeurs – *Le Corps lesbien* (1973), *La Pensée straight* (1992)? Qu'est-ce qu'elle trouble encore en nous? En se plongeant dans la somme de textes inédits édités et annotés par Sara Garbagnoli et Théo Manton dans le recueil *Dans l'arène ennemie*, publié par son éditeur historique (Les Éditions de Minuit), on ne peut qu'être frappé-e par la puissance intacte d'une pensée dont la radicalité, contestée en son temps, questionne encore notre époque sans jamais céder aux normes communes et en résistant toujours à l'hétéropatriarcat. Comme si elle était définitivement irrécupérable, et pourtant si éclairante sur ce qui est problématique dans les rapports de domination de genre et de classe. Ses engagements ont résisté à l'usure du temps. Mieux, ils semblent ranimés par les débats qui nous agitent actuellement. Irrécupérable, c'est bien ainsi qu'elle fut considérée par de nombreuses féministes hétérosexuelles qui, en dehors de ses complices de la revue *Questions féministes* (Colette Guillaumin, Christine Delphy...), ne pouvaient pas la suivre jusqu'au bout de sa radicalité lorsqu'elle déclarait, par exemple, que "les lesbiennes ne sont pas des femmes". La femme, "produit d'une relation d'exploitation", est avant tout "une construction politique et idéologique qui nie les femmes", disait-

elle, rejetant la différenciation sexuelle. Le féminisme était pour elle "un mot gênant non pas à cause des suffragettes" mais "à cause de 'la femme' autour duquel il est bâti". C'est pourquoi "le lesbianisme n'a rien à voir avec le féminisme". Autant que le patriarcat, le matriarcat divise le monde en deux genres; il est tout aussi incapable de concevoir les femmes en dehors de leur rôle de mères. Comme elle le confia au magazine *Actuel* en janvier 1974, le lesbianisme est la seule forme sociale par laquelle les femmes peuvent être libres: être lesbienne, c'est "vivre par soi et pour soi, une indépendance totale par rapport au regard des hommes, à la mise en forme du monde qu'ils ont construit". Et elle ajoutait: "Sur ce plan, je ne me sens pas du tout éloignée de certaines copines hétérosexuelles." Même si elle a accompagné la naissance du Mouvement de libération des femmes (MLF) en inventant le slogan "un homme sur deux est une femme", Monique Wittig n'a donc jamais cessé de déranger et de se heurter à ses "ennemies", comme l'illustrent les textes cinglants réunis dans le bien nommé *Dans l'arène ennemie*, restés jusqu'ici dispersés dans les journaux et revues françaises (*La Quinzaine littéraire*, *Actuel*, *L'Idiot international*, *Libération*, *Politique Hebdo...*) et étrangères (*The Village Voice...*). En dépit de sa volonté de constituer un front lesbien international au milieu des années 1970, elle resta toujours en marge des groupes militants. "Je ne me sens à ma place nulle part", répétait-elle, lucide sur son extraterritorialité intellectuelle. "Wittig n'hésite jamais à investir le registre polémique, pourvu qu'il permette la confrontation de points de vue et rende possibles de nouveaux sentiers théoriques et politiques", observent Sara Garbagnoli

et Théo Manton dans la préface. "Les mots fonctionnent comme des matraques", estimait-elle. À la violence des mots hétérosexualisant les corps et les esprits, elle opposait avec fougue celle de ses propres mots, estimant que "l'écriture doit chercher à défaire et à détruire pour faire exister de nouvelles formes de subjectivité", précisent Sara Garbagnoli et Théo Manton. C'est en découvrant l'œuvre de Nathalie Sarraute qu'elle a saisi le pouvoir concret des mots sur les corps. "C'est le génie du siècle", confessait-elle à Claire Devarrieux dans *Libération* en juin 1999. "C'est beau littérairement, philosophiquement, c'est aussi révolutionnaire, je ne vois aucun écrivain qui puisse se comparer à elle. Elle a fait connaître des phénomènes de langage vivant qu'aucun linguiste n'aurait pu mettre au jour." De Sarraute à Robbe-Grillet, mais aussi de Gertrude Stein à William Faulkner, ses admirations littéraires éclairent ses engagements théoriques. "Il n'y a pas de littérature féminine, on est écrivain, ou pas", estimait-elle. En littérature comme en politique, elle cherchait les voix et les voies faisant sécession avec le point de vue "straight", avec les normes établies. Elle rêvait des Amazones, dont elle était certaine qu'elles avaient bien existé et qu'on les avait "renvoyées dans la mythologie comme tout ce qui a pu être une menace pour la société mâle dominante". Déjà saluée l'an dernier par Émilie Notéris dans *Wittig* (Les Pérégrines), cette radicalité révolutionnaire hante *Dans l'arène*

*ennemie*, où les mots de Monique Wittig, inflexibles et agiles à la fois, résonnent comme de puissants outils critiques du monde présent.

♥ Jean-Marie Durand



*Dans l'arène ennemie* de Monique Wittig (Les Éditions de Minuit/"Essais"), 368 p., 22 €. En librairie le 4 avril.